

# Lectures

**Pierre Rosanvallon**

## **Notre Histoire intellectuelle et politique 1968-2018**

Seuil, 2018, 448 pages, 22,50 euros

« *C'est dans les promesses non tenues de la modernité que s'enracinent les perversions régressives et les illusions mortifères* ». L'histoire des deux derniers siècles rejoint ici la mémoire des cinquante dernières années, et c'est dans cette double perspective que s'inscrit ce nouveau livre de Pierre Rosanvallon. L'historien se fait mémorialiste, le témoignage à la première personne et les portraits de première main (Edmond Maire, Cornélius Castoriadis, Michel Foucault, François Furet) se conjuguent à la prise de champ et à la saisie des mouvements tectoniques qui, on s'en aperçoit avec le recul du temps, ont en quelques décennies bouleversé la vie politique et intellectuelle.

Il ne s'agit certes pas d'une autobiographie. Ni même du portrait d'une génération, à la manière de Hervé Hamon et Patrick Rotman. Mais bien plu-

tôt de celui d'une époque marquée par des glissements, des dérives, des retournements, et au total une certaine confusion. De 1968 à 2018, le mouvement de l'histoire a perdu en lisibilité. Le présent est devenu difficile à décrypter ; l'avenir s'est déplié mais sous le double régime de l'inattendu et de l'obscur.

L'inattendu, car bien des développements des cinquante dernières années n'étaient guère prévisibles. C'est dès les années 1980 que les surprises commencent, que les baudruches se dégonflent, ou que les positions s'inversent – ainsi la conversion des marxistes orthodoxes du CERES à un républicanisme confinant au nationalisme, ou encore celle de Bourdieu, ce pourfendeur impitoyable des institutions publiques vouées à perpétuer la domination, à la défense de l'État. L'inattendu c'est aussi, au-delà des retour-

nements de veste, le « *retournement d'hégémonie* » qui va voir, à partir des années 1990, l'essor d'une droite illibérale s'attaquant sur plusieurs fronts, parfois de concert avec une partie de la gauche, à une modernité démocratique rabattue sur une pure et simple dissolution du peuple, de la République et de ses institutions dans le grand bain libéral, dominé par les figures de l'individu et du marché. Plus de quinze ans après la polémique des « nouveaux réactionnaires », Pierre Rosanvallon remet en perspective une évolution désormais assumée par ceux-là mêmes qui s'estimaient, en 2002, diffamés par le petit livre de Daniel Lindenberg<sup>1</sup>.

L'obscur, car politiques et intellectuels sont désormais bien en peine de dégager un horizon et la gauche, qui a longtemps trouvé sa force et son identité dans la formulation d'un avenir meilleur, semble avoir perdu le sens de l'histoire, engluée dans une culture de gouvernement privée d'horizon ou arc-boutée sur la défense d'un passé idéalisé.

C'est au total l'histoire d'un enlisement – dans les marigots contigus de la résistance impuissante, du désenchantement ronchonnant, ou du réalisme ges-  
1 D. Lindenberg, *Le Rappel à l'ordre. Enquête sur les nouveaux réactionnaires*, Seuil/La République des idées, 2002.

tionnaire – que raconte ici Pierre Rosanvallon.

Une histoire dont il prend sa part, car ceux de sa génération en ont été les témoins mais aussi les acteurs, et si la « deuxième gauche » dont il a été l'un des principaux représentants a souvent eu raison contre la première, elle n'a pas échappé au mouvement d'affaissement qui marqué les années 1980 après l'effervescence des années 1970. Le naufrage de « l'autogestion », qui disparaît des radars en quelques mois, est ici très bien analysé, les faiblesses conceptuelles du concept, son manque de substance, sont interrogées sans fard. La deuxième gauche apparaît *a posteriori* comme plombée par sa dimension surtout négative, qui ne lui permet pas de fonder une doctrine durable : « *Si les procès du totalitarisme, du jacobinisme ou du social-étatisme avaient été instruits d'une manière efficace, ils laissaient entières les questions d'une redéfinition positive de l'idéal démocratique, d'un nouveau lien entre l'État et la société civile et des régimes de solidarité à inventer à l'âge de la crise de l'État-providence* ». La Fondation Saint-Simon, à laquelle trop peu de pages sont consacrées, est renvoyée à l'esprit de modernisation technocratique des années 1960, du Club Jean-Moulin et du Plan Câble. On regrettera que

rien ou presque ne soit dit de la République des Idées, l'« atelier intellectuel » lancé en 2002 qui visait notamment à réarmer la gauche et dont les meilleurs lecteurs furent probablement les concepteurs du programme de Nicolas Sarkozy pour la présidentielle de 2007.

Mais ce réarmement reste au cœur du travail de Pierre Rosanvallon, et il ne faudrait pas lire cette histoire d'un enlèvement comme un ouvrage fataliste ou désabusé. Car le travail critique mené ici, tout comme le retour sur l'histoire de la démocratie française des gros volumes parus chez Gallimard dans les années 1990 (*Le Peuple introuvable, La Démocratie inachevée...*), ou l'analyse de la crise contemporaine de la démocratie poursuivie à partir de 2006 au Seuil (*La Contre-démocratie, La Légitimité démocratique*), ou encore les volumes isolés sur la question syndicale (1988) ou l'État-providence (1995), participe d'une ambition intacte et inlassable : se mettre au diapason de l'idéal d'émancipation qui fut au cœur de l'histoire de la gauche et du mouvement ouvrier, comprendre son développement, le maintenir vivant.

Rosanvallon historien a consacré de longues années à suivre sa trace. Rosanvallon intellectuel l'a rencontré au début des

années 1970 à la CFDT, où il a contribué à le reformuler (*L'Âge de l'autogestion*, 1976). C'est sur une nouvelle étape de cette reformulation, qui est aussi en germe une refondation de la gauche, que se ferme *Notre histoire intellectuelle et politique*. Ce livre apparaît ainsi à la fois comme un testament (au sens de témoignage, mais aussi d'examen d'un héritage à transmettre et de devoir d'inventaire) et comme une prise d'élan. Car loin d'arrêter les comptes d'une vie intellectuelle déjà bien remplie, il la relance, en consacrant ses dernières pages à un programme intellectuel ambitieux qui rejoint l'expérience fondatrice, celle de la CFDT des années 1970 : repenser l'émancipation. Le bilan ouvre ainsi sur le travail à venir, sur les livres à écrire, dans une fidélité intacte au « *principe espérance* » d'Ernest Bloch et aux années de formation.

**Richard Robert**